

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

11

—C'est bon, je m'en charge, répondit le père Perrignon. L'ouvrage presse ; mais, s'il le faut, nous passerons la nuit."

Tout le monde s'écria qu'on passerait deux ou trois nuits s'il le fallait. Je n'ai jamais senti de mouvement pareil en moi-même. C'était la première fois qu'au lieu de travailler, de raboter et de soigner pour mon propre compte, j'allais aussi faire quelque chose pour le pays. J'étais dans la masse, c'est vrai, je ne devais pas compter pour beaucoup, mais au moins je n'étais pas un zéro. Je voulais le banquet contre la Chambre des satisfaits, et je pensais :

"Ah ! gueux, vous voulez nous empêcher de nous réunir ! Est-ce que nous ne sommes pas Français comme vous ? Est-ce que nous n'avons pas autant de droits que vous ?"

L'idée de ces espèces de bandits dont m'avait parlé Materné, qu'on mêlait avec le peuple sous la figure d'honnêtes gens, pour assommer leurs camarades, me revenait, et je me disais :

"Tant mieux, on les étranglera !"

C'est ainsi que la colère me gagnait. Je voyais à la mine des autres qu'ils se faisaient des raisonnements semblables.

Comme nous rentrions à l'atelier, M. Braconneau arriva. Le père Perrignon lui dit aussitôt :

"Il est venu quelqu'un ce matin vous inviter au banquet du douzième arrondissement, en recommandant bien de vous prévenir qu'il fallait mettre l'uniforme de garde national.

—Nous n'avons pas d'ordres, et je n'aime pas le désordre, répondit M. Braconneau.

—Eh bien ! vous ferez ce que vous voudrez, répondit M. Perrignon, mais nous irons tous.

—Comment ? dit le patron en nous regardant étonné.

—Oui, nous irons, parce que c'est notre devoir, s'écria Quentin ; depuis trop longtemps on humilie le pays avec ces députés à deux cents francs de contribution, qui ne nous regardent pas. Nous en voulons d'autres. Nous voulons que les capacités arrivent.

—C'est bon, Quentin, dit M. Braconneau, il n'est pas nécessaire de crier. Nous ne sommes pas en révolution ici, j'espère ! Mon Dieu la réforme, tout le monde la veut. Seulement, Perrignon, réfléchissez que vous avez femme et enfants. Ce n'est plus comme dans le temps, quand vous étiez gargon. Le désordre n'amène jamais rien de bon : les ateliers se ferment, les ouvriers meurent de faim et les patrons se ruinent. Je n'aime pas le désordre.

—Ni moi non plus, répondit Perrignon. Mais je veux avant tout la justice ; et quand l'ordre est établi pour élever les intrigants et tenir les travailleurs dans la bassesse, pour donner aux uns la fortune, les honneurs, les bonnes places de père en fils, et refuser aux autres tous les droits, tous les biens, et même toute espérance ; quand il faut encore acheter cette espèce d'ordre par la honte du pays... Eh bien ! qu'il s'en aille au diable, et nous tous avec ! Si la garde natio-

nale avait toujours fait son devoir, M. Braconneau ; si la bourgeoisie riche avait pensé qu'elle n'est pas seule au monde, que les ouvriers, les artisans, les laboureurs ont aussi des droits ; que le devoir des premiers arrivés est d'aider les autres à monter, de leur donner l'instruction et de les rendre capables,—d'autant plus que c'est grâce à eux qu'on est arrivé les premiers ;—si elle n'avait pas vécu dans l'égoïsme depuis dix-huit ans, trouvant tout beau, parce qu'on lui adjugeait les revenus du pays, en ne lui demandant que de voter en masse pour les ministres ; si elle n'avait pas cru que cela pouvait durer... aujourd'hui, tout serait en ordre, et le gouvernement nous aurait accordé de lui-même ce que nous serons peut-être forcés de prendre.

—Moi, je ne veux pas plus de Guizot que de vous, dit le patron. Depuis longtemps cet homme m'ennuie. Son insolence avec les députés de l'opposition me paraît quelque chose de bien bas ! Mais voilà !... l'ouvrage presse, les commandes attendent...

—Nous travaillerons le soir, répondit Perrignon. N'est-ce pas, vous autres ?

Nous répondîmes tous que oui, que nous passerions deux nuits s'il le fallait. Et comme le patron allait sortir, le père Perrignon lui dit encore :

"M. Braconneau, venez avec votre uniforme. Si Louis-Philippe apprend que beaucoup de gardes nationaux sont mêlés au peuple, il réfléchira que toute la nation veut la réforme, et nous l'aurons tout de suite : Guizot sautera, tout redeviendra tranquille. Mais si nous sommes seuls, le roi comptera sur la garde nationale, et... vous comprenez ! Notre intérêt, est d'être unis. Si nous sommes désunis, tout est perdu.

—Allons... allons... c'est bon, nous verrons ça, dit le père Braconneau ; peut-être bien que j'irai. Mais, dans tous les cas, vous reviendrez aussitôt le banquet fini ?

—C'est entendu, dirent Valsy et Quentin.

Alors on se remit à l'ouvrage, et chacun tira de son côté. Je courus chez Emmanuel ; il était sorti. Je courus au restaurant Ober, cloître Saint-Benoît ; il n'y était pas. Tout semblait calme dans le quartier. Les municipaux étaient à leur poste, rue des Grès. Les gens allaient et venaient comme à l'ordinaire ; les voitures se croisaient ; en passant près des cafés, on entendait les billes rouler et les joueurs compter leurs points. Personne ne parlait de politique.

J'allai voir sur la place du Panthéon ; tout était désert, pas une âme ne se promenait devant les grilles. Quelques vieilles, la capuche tombant sur le nez, sortaient de la petite église de Saint-Etienne-du-Mont. Le dôme sombre se découpait sur le ciel éblouissant d'étoiles.

Je rentrai vers onze heures, sans avoir trouvé mon camarade. C'était le 21 février 1848. Louis-Philippe et sa famille ne se doutaient pas qu'ils se sauveraient trois jours après. M. Guizot s'obstinait, Odilon Barrot se retirait, les gens paraissaient paisibles.—Voilà pourtant la vie.

XXIII

Le lendemain 22, en m'éveillant, je vis qu'il allait faire beau temps. Le ciel était gris comme en hiver ; des nuages s'étendaient au-dessus de mes petites vitres, mais ils étaient si hauts, et je m'habillai, pensant que nous n'aurions pas de pluie.

Rien ne me pressait, puisqu'on ne devait pas travailler le matin ; vers neuf heures seulement je descendis pour aller déjeuner.

J'avais une longue bourse en forme de bas, et comme l'idée des gueux qui tuaient les gens avec des triques plombées me revenait, je